

HACHE TAGUE



«D'un long kief bruissant»
présente:

HACHE TAGUE

HACHE TAGUE est un magazine privé
qui partage mensuellement
une vision via une sélection
d'images et d'histoires
durant les 18 mois de notre parcours.

HACHE TAGUE is a private monthly magazine
that shows our perspective
of the 18 months of our journey via a selection of
images and stories

contact.hachetague@gmail.com

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE

*En vain ferait-on le tour du monde
Si, sans l'aide de mots bien trouvés,
On n'eût voulu recueillir à la ronde
Toutes ces histoires encor à raconter.*

Olivier Robert.

INDE

~ Mumbai ~

Il faudrait encore parler de l'Afrique qui résonne ici aux vus de l'Inde naissante. Parce que l'Afrique est toujours en écho des pensées et que les voyageurs sont tentés de comparer pauvreté, paysages, et culture. Parce qu'il y a toujours un manque d'Afrique, parce qu'il y a toujours un besoin d'aller plus loin, sans rien, avec le voisin Africain.

Mumbai, un aéroport. Mumbai, c'est l'angoisse. Tout de suite, tu sens la moiteur et que le mec il t'arnaque. Des taxis prépayés, à qui la course trois fois plus chère ne suffit plus qu'une tentative d'arnaque en règle se fait nécessaire. Pollution de l'air, pollution sonore, surpopulation masculine, humidité. La densité accrue. La pauvreté s'installe en cœur de ville, emportant avec elle la mendicité. L'odeur de ce pays est nouvelle et l'air marin se transforme très vite en air irrespirable. L'espace et l'air sont surpeuplés. 12 478 447 de gens. Des voitures, des taxis, des *tuk-tuks*. Des bus et des hommes. Il faut changer de trottoir, essayer de traverser. C'est comme jouer à Chat Perché, sauf que la cour de récré est une quatre voies. Il faut acheter des masques antipollution et faire la sieste, sous le souffle lancinant d'un ventilateur qui gonfle les yeux. Le métal est la matière. Comme une photographie des années soixante dix. Métal laqué, lunettes aviateur, chemises à carreaux, moto, moustache, montres à bracelet métal, *dive* ou *divette* petits cadrans. Ceintures en cuir. Ils dodelinent de la tête de gauche à droite pour dire *oui*, les indiens ont des *tilaks* rouges sur le front. Les hommes portent un tissu autour de la taille, le *lungi* qu'ils dédoublent en longueur en fonction de l'activité. Jupe courte ou jupe longue. Lorsqu'ils le remontent, ils recouvrent le bas de leur chemise. L'Inde semble se régénérer tous les jours ainsi et se réveille à nouveau, éternellement dans cette vie d'il y a 50 ans.

Les gens sont déformés. Ils ont des pustules sur le visage, la peau qui s'en va et les membres tordus, les dents pointues et tricolores. Il y a des odeurs d'urines et des *J.Pollock* en herbe remplissent des boites de conserves d'excréments, qu'ils percent d'un diamètre plus large qu'à son habitude et s'expriment dans les toilettes des hommes. Des immondices jonchent les trottoirs. C'est dégueulasse. Les femmes ont beau vivre dehors dans cette saleté elles portent des saris propres, une coiffure impeccable et des bijoux qui brillent. Un respect pour elles-mêmes que les hommes négligent, ou délaissent faute d'intérêt, ou autre. Comme en Afrique, les vaches deviennent omnivores. Tout se mélange; des odeurs d'épices, des pigments fluorescents, des fruits et légumes étalés, des marchands de bijoux, des odeurs de *samosas*, de poissons frais, des vendeurs de saris et de robes à jupons, des poteries de toutes tailles, des lampions... Sur le chemin d'une mosquée détruite, des marchands et au détour de la rue, une ruelle, une ancienne zone industrielle, *Café Zoé*, le lieu *hypster*, incongru, dans Mumbai. Des livres de cuisine Française, du vin indien délicieux. Manger sans épices, sans suer, ressortir et essayer de survivre à la tornade de la ville.

Le voyage et l'endurance mettent en relief les fragilités cachées. Se sentir faible, à nouveau. *Saifee Hospital*, trois visites, une endoscopie (*il disait que cela ne ferait pas mal*), le diagnostic: inflammation de l'estomac et de l'œsophage,

ainsi qu'une malformation du sphincter. Le traitement : des médicaments pendant trois mois, des conseils de postures et de diététique (*soudoyer le droit d'un verre de vin de temps en temps*). La fatigue prend le dessus, ce ne seront pas deux nuits et une journée de train mais deux heures d'avion pour atteindre Pondicherry. À Madras*, il pleut des cordes. Peu rassurants, la nuit sous la mousson, les vélos, les scooters, les motos, les *tuk-tuks*, les mini-camions, les camions, les bus, et les voitures, se doublent à l'arrache, klaxonnent pour alerter qu'ils vont passer, à gauche ou à droite. Il évite les trous de la route, il fait des écarts, donne des coups de volants secs, brusques. Des torrents traversent la route. La voiture qui arrive en face est si proche.

~ Pondicherry ~

Il est 1h du matin, et Gaétan nous accueille. Chambre 2. Balcon devant la pépinière de palmiers. Respirer et s'endormir. La *guest house* se réveille avec la pluie. La pluie. La pluie, pas vue depuis des mois. La pluie des Indes françaises. La pluie des colonies. Il y a comme un air de *Grand Bassam**. Les palmiers sont beaux sous la pluie. À la nuit tombée, crapauds et grenouilles croassent, jusqu'au petit matin. Ils disaient deux jours. Puis le troisième jour il a plu aussi, mais plus fort. Des pluies incessantes, une accalmie, puis le cyclone qui s'approche. Une tension monte, se barricader. Rester enfermé et regarder l'eau monter. Une journée à attendre que le cyclone dévaste encore plus les arbres et inonde les campagnes, les huttes. Comme toujours, l'extraordinaire est rare, il passera un peu plus au large des côtes. Laisant sur son passage des arbres, des branches au sol gorgé d'eau. Le toit en brique de la terrasse est tombé durant la nuit. La route en construction n'est qu'une immense flaque. Deux trois canaux traversent la ville et charrient les eaux usées que les pluies de ces derniers jours ont dissimulés en une couleur maronasse proche d'une boue sans odeur. Les jours passent, l'eau du canal baisse et révèle sa véritable couleur, sa véritable odeur. Un bleu savonneux, d'égouts. Il n'y a plus trop d'eau alors les femmes peuvent se remettre à laver le linge. Sur la digue, la mer est agitée. Le vieil homme brûle de l'encens et regarde la mer. Il a plu pendant dix jours. Les buffles se prélassent dans les marécages de la mousson. Parfois la pluie s'arrête, l'espace d'un instant. L'eau du canal se mélange aux flaques. Il faut mettre le poncho. Ils marchent pieds nus dans l'eau croupie. Un peu plus loin, un homme se passe la main dans les fesses comme pour vérifier s'il ne s'est pas fait dessus, allongé sur un tas d'ordure. Les conducteurs de taxis font la sieste, leurs pieds sortent des *tuk-tuks*. Les Anglais boivent des bières.

Le vent s'est levé, des chiens se sont aventurés, âmes errantes, à ne plus penser. Une foi aveugle de chiens borgnes, une foi dissimulée et honteuse d'âmes serviles, perdues. Le voyage se vit sur deux réalités parallèles depuis le 13 novembre 2015. Il y a l'Inde, et il y a Paris. Paris dort encore que l'Inde se réveille. Trembler d'effroi, attendre. Attendre de savoir si tout le monde est OK. Attendre que tout le monde se lève et dise «*tout va bien*», «*ok*», ou «*je suis sain et sauf*». Chaque matin comme un réflexe se connecter au monde et lire les nouvelles, les avancements. Le matin, la peur au ventre que cela ait recommencé dans la nuit.

* Madras ou Chennai

* Village côtier au sud d'Abidjan, Côte d'Ivoire

«*Tu n'es qu'une âme chétive qui soulève un cadavre.*»

Épictète

Le stoïcisme, la sagesse de Marc Aurèle, la force et l'énergie de Jules César, pour le 14 au soir prendre l'air et retrouver Cassandre à *La Maison Rose*. Dîner *made in France*. Apéro assiette de fromages, verres de vin, filet de bœuf et pommes sautées. Ce dimanche devant la statue, celle du soldat qui représente les morts de la première guerre mondiale, celui avec son fusil ou son mousqueton, au monument aux morts, il y a eu la Marseillaise.

«*Quoi ! Des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! Des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (Bis)
Dieu ! Nos mains seraient enchaînées !
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !*»

La Marseillaise, Couplet III

Qu'est-ce que la foi. Où commence-t-elle? Que lui faut-il pour s'installer? Faut-il un dieu pour croire et avoir foi? Faut-il une culture? Faut-il un folklore, un habit, pour lui faire prendre racine? Lui faut-il des textes? Si oui, combien? De quelle époque doivent-ils être ces textes? À quelle année faut-il remonter pour faire sens ou loi? Vers quoi, privés de notre foi liberté nous tournerons-nous? Allons nous nous estimer comme ceux qui restent? Serons-nous ceux qui pousseront à se souvenir? Serons-nous ceux qui juste regardent? Aurons-nous des amis pour discuter, et chercher pourquoi? Une âme faible, non instruite et blessée devient elle forcément suicidaire, violente, influençable? Est-ce le manque de reconnaissance, de recul sur l'histoire? Est-ce le sentiment d'une vie sans horizon? Un mélange de tout cela? Qu'est-ce que l'intégration? Est-ce l'apprentissage de la langue, la religion, l'éducation familiale? Une bonne situation géographique? Urbaine, architecturale, vestimentaire? Où est la limite de la perte de culture, et le gain d'une autre? Combien faut-il perdre de sa culture pour se sentir intégré? 1% ? 2%? 30%? 80%? 81%? Qu'est ce que la culture? Quelle part de cette culture est si forte qu'il faut en garder pour ne pas perdre son identité? Quel pourcentage de cette part?

Gaétan et Coco tenaient un bar à Paris. Ils l'ont vendu. Ils étaient partis voyager une année. Le début de voyage était Pondicherry. Ils y sont restés. Ils tiennent une *Guest house*, *Aadhaar Guest House* dont le bail court encore pour trois ans. Gaétan, un de ses amis s'est pris une balle dans la jambe, une de ses amies des ricochets des éclats de bombe dans la joue et la mâchoire. Ici, c'est *Diwali*, la fête des *Lumières*, et des pétards. La journée entière. La nuit aussi. Ça pète dans tous les coins de rues. Plus tu es riche, plus t'achètes de pétards. Durant 10 jours. Le jeudi, c'était feux d'artifices, vue de la terrasse à 360 degrés. Trois heures de feux d'artifices, sans restriction d'espace.

Cassandre, elle a 20 ans, bientôt 21. Cassandre, elle n'en peut plus. Elle est épuisée. Elle vient de se faire traiter de chieuse, il voulait même lui mettre une claque. L'autre fois elle s'est fait suivre, aussi. Elle était partie pour mettre fin aux préjugés. Oui... bon... il y a des guides qui violent les touristes. Oui bon, il y a des gérants d'hôtels qui brûlent les filles avec de l'acide. Elle voulait montrer que l'Inde n'est pas que ça. C'est vrai, ce n'est pas que ça mais c'est tellement ça. Tu te fais mettre une main au cul par un gamin de 12 ans , une amie de Sylvie s'est faite agressée sexuellement, au quotidien ils te matent sans gêne . Y a pas d'âge pour les mateurs. Des hommes qui regardent. De leurs yeux noirs. De leurs yeux pleins d'irrespect. De leurs yeux avides. Ils sont là si nombreux, à regarder. Anxiogène. À vouloir leur mettre une claque, aussi. Cassandre, elle voyage toute seule, elle se sent seule parfois. Elle en a marre de rencontrer que des couples. En Inde, elle s'est inventé une vie, pour qu'on la laisse tranquille. Elle s'appelle Emma, son fiancé la rejoint à Goa dans un mois pour qu'ils se marient et elle est gérante d'un hôtel à Singapour. Alors pour se reposer, elle a pris un billet pour la Thaïlande, elle va se mettre en bikini et enfin, pouvoir mettre une robe courte. Pourtant elle s'était acheté un sari en Inde. Pour se fondre dans le paysage, ou du moins essayer. Cassandre, elle est arrivée en Thaïlande, elle s'est mise en bikini, elle porte un robe un peu courte, elle boit des coups avec ses copines, et elle emmerde les cons.

Ils viennent d'arriver à la *guest house* en mode «*explo-rando safari style*». Un beau couple. La soixantaine. Il est drôle, il parle de l'Inde qu'il vient de rencontrer. Des bidonvilles et des centres d'aides humanitaires qu'ils visitent pour le prochain numéro de leur magazine. Il était médiatisé fin des années 80. La tête penchée vers la table, son regard remonte d'un air qui va faire des confidences:

«*Non, mais entre Nous... l'Inde... c'est un peu nul non? C'est moche non? Les gens sont sales, pas que pauvres, ils sont sales. Ils ne connaissent rien à l'esthétique. Je l'ai dit au directeur du centre d'essayer de leur apprendre un peu la beauté, la finesse. Même les temples ils sont moches. Il y aurait bien la nature... Et encore.*»

Une éclaircie à Pondicherry, alors partir découvrir des ruines archéologiques, dans les rizières indiennes. Cassandre avait rencontrée un couple de Français à Fort Cochin, Nico et Lola. Et soudain le visage de Lola fait sens. Lola! Mannequin pour le show de 3ème année à *la Cambre*. Se retrouver au bout du monde. Se remémorer les talons en origami avec les filles qui doivent danser sur la pointe des pieds. C'est quoi déjà la limite entre la mode et le ridicule? La ville n'est que marécage, les maisons sont de toutes les couleurs, du haut du fort c'est la contemplation. Un air d'*Indiana Jones*, un mélange de temple Grec et de vestiges Maya. Au fond du temple, dans l'obscurité les prêtres font la cérémonie. Un *tilak* rouge sur le front. Le bus bringuebalant au retour et une pluie fine, encore.

Un matin, tu vas à *Baker street*, te goinfrer d'une demie-baguette fraîche avec du beurre et de la confiture, de croissant, de pain au chocolat et de pain au raisin. Encore un peu de

France dans l'estomac. Ce soir, c'est le départ. Le bus roule de Nuit. C'est un *semi-sleeper* sans climatisation. La route n'est pas trop chargée. Au matin, Kodaikanal. Il fait frais. Il pleut. Cette ville a un air de Bolivie.

~ Kodaikanal ~

Le bus s'arrête, un intermédiaire promet aux voyageurs une chambre avec douche chaude et petit déjeuner pour deux milles roupies. Un 4x4 fait la navette entre les différents hôtels du groupe, toutes les chambres sont prises. Sur le chemin, au détour de la pluie, un hôtel humide. Cette ville est étrange. Cette ville a des airs de Villa Tunari. Rayons de soleil, aventure le long du lac, un brouillard épais tombe, et des trombes d'eau à nouveau. Les lycéennes le regardent et rigolent comme des enfants. Elles pouffent et l'abordent de manière inattendue :

«*Hello! What's your name?
Where are your from?
Thanks
Bye*»

Mouillés jusqu'aux os, il faut prendre une douche chaude, ne pas penser aux draps humides, aux murs défraîchis, à l'odeur de laisser mourir, pourrir. Emmittouffés dans la doudoune et le duvet , s'endormir sans dîner à deux milles mètres d'altitude. Ces basses de musique semblent sortir d'un rêve, des voix d'adolescents, il est 5h du matin, c'est un groupe de lycéens, tu te lèves. Que des mecs, qui te regardent comme s'ils n'avaient jamais vu un film américain avec des femmes *blanches*. Ils semblent te mépriser aussi. Y pas d'âge non plus pour les blaireaux. Alors rejoindre Fort Cochin. La route initiale est coupée, à cause des pluies torrentielles de la veille. Commence une longue journée, une expédition. Un chauffeur conduit jusqu'à Udumalpet, puis s'enchaînent quatre différents bus, un *tuk-tuk* et 7h30 de trajet pour arriver à Fort Cochin, chez Rose. Un arrêt dans une gare de bus est un *moment*, trouver le bon bus, écrit en *Hindi*. Le voyage se fait au choix, debout ou bien assis devant avec le chauffeur. Voyager à l'aveugle, avec une destination plus lointaine que celle des bus qui partent de la gare. Se faire trimbaler de bus en bus, de gare en gare, de ville en ville.

~ Fort Cochin ~

À Fort Cochin, ils ont inventé *airbnb*, ils l'appellent *HomeStay*. Chaque famille semble mettre à disposition une ou plusieurs chambres à louer. Rose vient de Thrissur, elle a deux enfants et son mari est guide touristique. Elle cuisine de délicieux *eggs curry* pour le petit-déjeuner. Elle a mis sa fille, Sarah, dans une école mixte, comme cela elle s'habitue aux autres et aux garçons. Même si elle a un frère, pour Rose c'est important qu'elle ne soit pas qu'avec des filles. Chaleur, mettre la climatisation dans la chambre. Un temps à faire des siestes, comme pendant les longues vacances d'été en France. Un temps à la nonchalance. La barque sacrée la lenteur et le silence. Doucement, l'homme plonge sa longue branche dans l'eau des *backwaters* et fait glisser l'embarcation. Les canaux étroits regorgent des nénuphars géants, de

martin pêcheurs bleu fluo. L'homme te fait rentrer dans un «village» où ils font soi-disant des cordes en coco, ils ont surtout l'air de les tresser juste pour toi devant cette unique Maison. C'est bidon mais au moins maintenant, tu sais faire une corde en coco. Se faire une bouffe le soir avec Sacha et Miranda deux Australiennes et Katty, Canadienne. À se raconter des histoires en mangeant du curry. Et rentrer sous *une pluie d'été*.

La réservation en ligne du bus pour Mananthavady est impossible, mais au départ il y a de la place. 16h45, arrivée prévue à minuit. Toutes les villes traversées se ressemblent, comme une impression de tourner en rond. De revenir sur ses pas. Régénération encore. Des échoppes de saris, de fruits et légumes, de bijoutiers, de réparateurs de motos, des *wine and beers shops*. La jeune fille devant fait des gestes brusques, elle se lève toutes les 10 minutes, se rassoit, détache ses cheveux, les rattache en chignon...Peut-être est-elle stressée de voyager de nuit? La route de montagne est sinueuse, le bus fait des marches arrière pour franchir les virages en têtes d'épingles. À droite c'est le ravin.

~ Mananthavady ~

Il était censé arrivé vers minuit, à l'heure où les *tuk-tuks* sont toujours de service. Mais les embouteillages dans Fort Cochin ont repoussés l'arrivée du bus à deux heures trente. 2.30 am dans une ville des montagnes indiennes. Sur le trottoir. Une ville vidée, désertée par la nuit. Un Western, et quelques douze kilomètres à combler, avec pour seul espoir de ne pas trouver porte close. Pas une âme qui vive. Une investigations dans les hôtels aux alentours, réveiller les gardiens qui bougonnent; «*no room available*» au troisième hôtel, tenter les canapés des réceptions... «*no sir*». Songer un instant à dormir sur les sacs en attendant le jour. Puis soudain, un bruit lointain sort de la nuit, sort du silence, un moteur de *tuk-tuk*, va passer par là. Il s'arrête et grignote tranquillement les kilomètres pentus de chemins pierreux qui séparent d'un lit. Il klaxonne en arrivant, *Jokry* et *Bruno* s'étirent, remuent la queue. L'hôte apparaît, il est 3.00 am il semble reposé, apaisé de nous voir, il nous ouvre notre chambre; «*I think it's time for everybody to go to sleep now.*»

C'est une maison posée sur une montagne, entre jungle et rizières. Un jardin extraordinaire approvisionne la faim des voyageurs arrivés jusque là. Tout autour des arbres, et un palmier au tronc massif, vieux de quarante cinq ans domine toutes ces essences: poivre, papayes, ananas, piments, cardamome, cannelle, vanille, bananes, miel, avocats, riz, fruits de la passion, concombres, café, thé, chocolat, oranges, pamplemousses, figues, grenades, bambous, hévéas, beetle- lenut palmtree, teck, fougères, petits pois, mangues, noix de cajou, basilic. Un jardin extraordinaire. Matin, midi et soir Beena est en cuisine avec ses employées. Un vrai gavage de pension complète. Au loin, une forêt avec des tigres et des éléphants. Les tigres tuent beaucoup de vaches, de chèvres et d'hommes, les éléphants tuent des hommes. Dans cette maison les chiens, n'outrepassent jamais la discrétion qu'une sieste oblige. On arrive à l'heure que l'on souhaite. Il y a toujours des assiettes pour manger une fois arrivé.

Dans cette maison Hussein conduit le 4X4 pour les excursions, fait la visite du jardin et joue au badminton. Il vit à sept kilomètres de *Varnam Homestay*. Il doit choisir sa femme aujourd'hui. Il a vingt-huit ans, semble avoir trouvé chaussure à son pied. Il revient d'un entretien avec une demi douzaine de jeunes filles qu'un homme et son père voulaient lui exposer. C'est un devoir parental. L'une d'entre elle est grande et fine, son prénom a du lui plaire. Il lui a posé des questions, son *ami* aussi. Si Hussein donne son accord elle n'aura pas le choix et il aura la paix, ses parents le laisseront tranquille. Hussein est doux et gai. Heureux quoi. Si tout se passe bien, ils se marieront l'année prochaine. Les parents dépensent beaucoup d'argent pour le mariage de leurs enfants. Les filles reçoivent beaucoup d'or.

Rodolphe vient de Perpignan, il parle de bouffe, d'escargots sur le grill, de boulettes de viande mouton et bœuf, sauce au vin, et d'un coup tu as envie de t'attabler avec lui.

Le mari de Beena, Varghese est le plus jeune fils alors il est en charge de la maison familiale, celle de ses parents. Son père est toujours là, il passe et repasse entre l'église, la maison et le village. Le Kérala est une région plutôt calme pour un policier. Varghese est en charge aussi bien des investigations que de l'ordre. Les infractions majeures sont celles liées à l'alcool, principalement dans les tribus aux alentours. Les violence familiales, en premier lieu puis les accidents de la route. L'état tente d'instaurer une sorte de prohibition. Une cinquantaine d'hommes font la queue le matin lors du ravitaillement en alcool. Les femmes ne boivent pas d'alcool. Un soir, il ramène du jardin un *serpent-rat*. (Parce qu'il mange les rats). Il n'est pas venimeux. Parce que sa queue est très fine. C'est un serpent ami des fermiers. Deux mètres et quarante neuf centimètres de long, tué à quelques dizaines de mètres de la maison. Il doit sûrement attaquer les chiens...

Chill out à l'*homestay* ballade dans la montagne, des parties de badminton dans le jardin (où l'on découvre qu'elle est très très forte, bien plus forte que lui), lecture, hamac. C'est la vie communautaire, les repas se prennent ensemble. Rodolphe, Ben, Rosie, Jane, Peter, Richard et Chen. Les Anglais et les suisses prennent des photos, les anglais boivent des bières et font des mots croisés. Chen la chinoise apprend un jeu Indien. Hussein regarde la première ligue indienne. N.Anelka est capitaine et entraîneur de la ville de Mumbai.

Le Kérala c'est communistes, églises, mosquées, Che Guévara et compagnie. Des années de lutte dans cette région indienne. Tu enlèves tes chaussures pour entrer dans une église et il y a une mosquée dans chaque village. Des drapeaux rouges de communistes, ou verts... C'est riche. Des maisons de deux cent mètres carrés le long des routes, de Cochin à Mananthavady, de Mananthavady à Kunnar, elles saupoudrent la région de partout. Des constructions en grosses briques, enduits ciments, peinture blanche, menuiseries bois marron miel. Patios, appentis, toitures terrasses, frontons, chemins carrossés. Quitter *Varnam HomeStay*, c'est un peu quitter un coin de paradis sans la mer. Rejoindre Kannur. Il fait chaud. L'hôtel aurait pu être un bel hôtel sur la falaise. Une nuit sous le ventilateur, un trajet en

tuk-tuk et la gare ferroviaire. Quatre guichets pour avoir un ticket sur liste d'attente. Les indiens ne font pas la queue, ils s'agglutinent autour, devant et derrière toi. Jouer des coudes et pousser sans s'excuser. Un autre guichet pour avoir les numéros de place. Demander à trois personnes où était le wagon. Négocier avec un indien sa place pour être face à face. Argh. Dans le train 3ème Classe AC. 7h10 de trajet. Un *veg'biryani* au déjeuner. Des champs de blés, de larges rivières, des palmiers, un coucher de soleil et Goa.

~ Goa ~

Goa, Benaulim. La mer d'Arabie. Le temps d'un instant, le cerveau crée des bulles de temps, comme des bulles de champagnes. Un éclair de pleine conscience, où un flash met en lumière cet éternel été. Le cerveau localise, de loin, un long zoom arrière puis c'est parti, d'un coup tu es revenu un 2 décembre au bord de l'eau.

«*Le vent se lève!...il faut tenter de vivre!*»
Le cimetière marin, **Paul Valéry**

Marche ou pense.

La ville se rapprochait dangereusement, sans prendre de précautions. Le temps était incertain et l'avenir, brumeux. Pauline se laissait envahir par des petites touches de nostalgie. A quelques kilomètres, elle voyait déjà des tâches de couleurs, qui se fondaient en panneaux publicitaires, usines ou supermarchés.

En attendant, Pauline distinguait le visage de l'entre-deux. Lumières périurbaines, cris d'oiseaux moqueurs, sa solitude sans cesse interrompue par quelque cloche, sirène ou klaxon qui s'en voulait d'être là. L'horizon se découpait peu à peu, pour former un magma urbain, auquel elle aurait préféré échapper.

S'engouffrer dans le tumulte de l'âme poétique, c'était là son unique but. Les arbres, hélas, ignoraient sa quête. Le béton semblait plus réactif, malgré son manque de savoir-vivre. Derrière elle, le silence de la nature, intranquille parfois, mais toujours absolu. Devant elle, un tournoi de piailllements, une compétition d'artifices. Après une longue marche, la ville au crépuscule était à chaque fois une surprise, presque une menace.

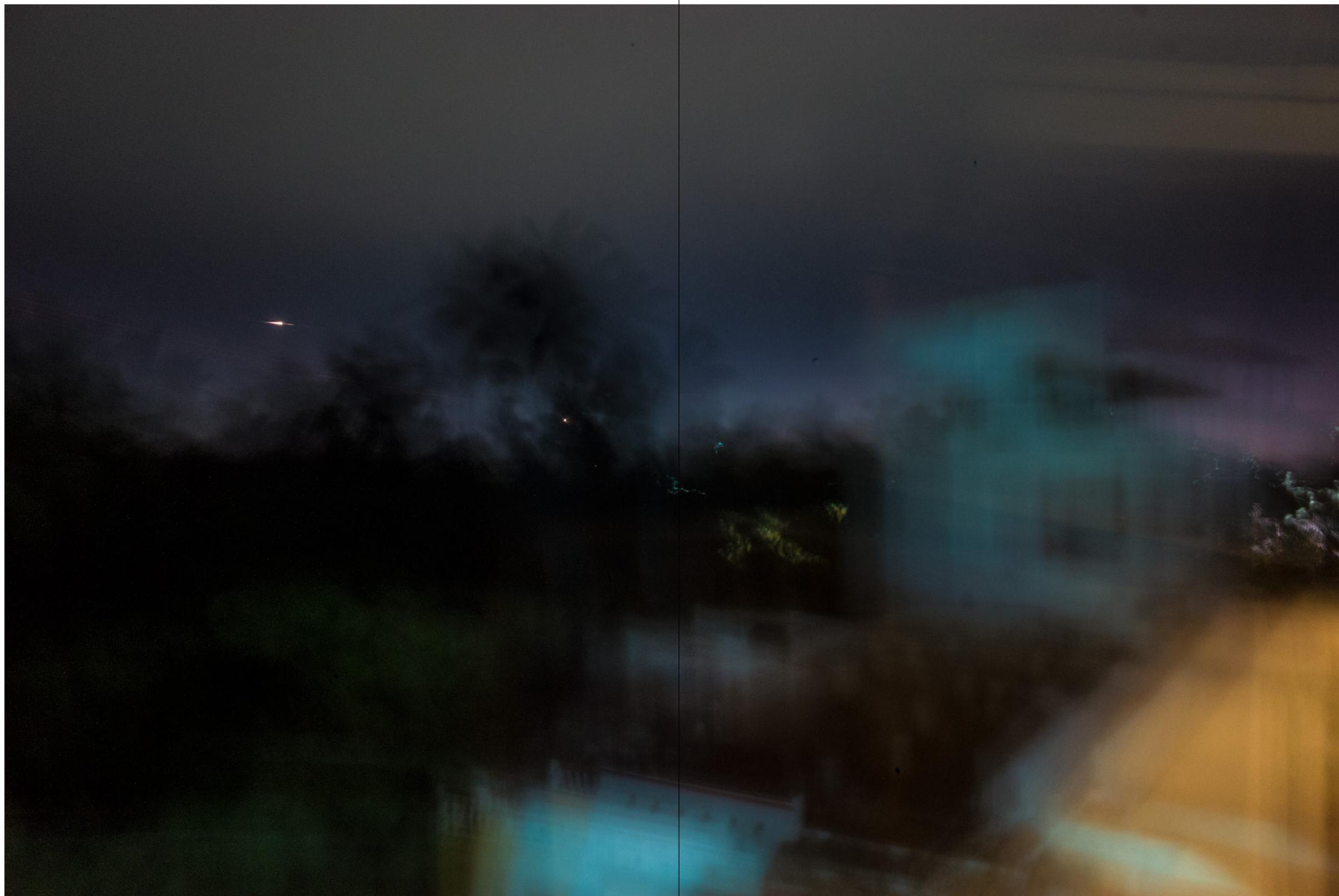
Il est des jours où Pauline est absente, complètement absente, comme hors de son être. C'est une expérience du vide et de l'oubli. Que faire lorsqu'on n'a qu'un seul but, marcher? Lorsqu'on n'a pour horizon que soi? Peut-être faut-il se figurer que le temps passe, malgré tout. Marcher pour éprouver sa peine, avancer à petits pas, s'égarer parfois. Ne pas trop s'examiner, et pourtant être là pour ça. Il est effrayant de se sentir vivre.

Je m'observe exister, je m'observe penser et chanter, je m'observe être, se disait-elle tout bas, en repli de soi. Et je n'y comprends toujours rien. « Se retrouver », « faire le point », « prendre du recul », les nombreuses promesses des livres de développement personnel étaient pour le moment restées lettre morte.

Vivre en deça de soi. Pauline avait pris soin de n'emporter que le minimum, mais le soi était resté. Elle tenta vaguement de s'en débarrasser, il lui collait à la peau. Elle essaya alors de s'attaquer à l'image de soi. L'effort était louable. Et vain. Avec soi pour seul juge, elle continua son chemin.

Les premiers jours, un jeune labrador l'avait accompagnée dans sa quête. Agile et élancé, il s'était inventé une conduite flegmatique, digne d'un vieux chien. Il avait vécu. Il avait longé quelques chemins, suivi quelques passants. Pauline trouvait en lui un comparse, aussi silencieux que rassurant. Elle était intimement persuadée qu'il l'avait choisie, elle. Il semblait lui indiquer la route : pour l'âme poétique, c'est par là, disait-il le regard amusé.

Sarah Masson





Mahalaxmi race course







2.00 am
12 kilometers left to do.



Diwali
At Aadhaar guest house.



Faith



Patterns



See the Bay of Bengal and die





Hussein



Nature morte XI







Men



RICHARD



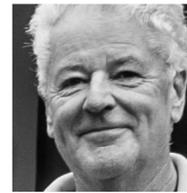
COCO



LOLA



RAYYAN



PETER



CHEN



JCM



BRUNO



BEENA



CASSANDRE



BEN



ROSE



GAETAN



JANE



NICO



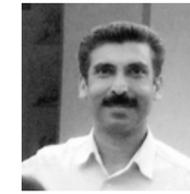
HUSSEIN



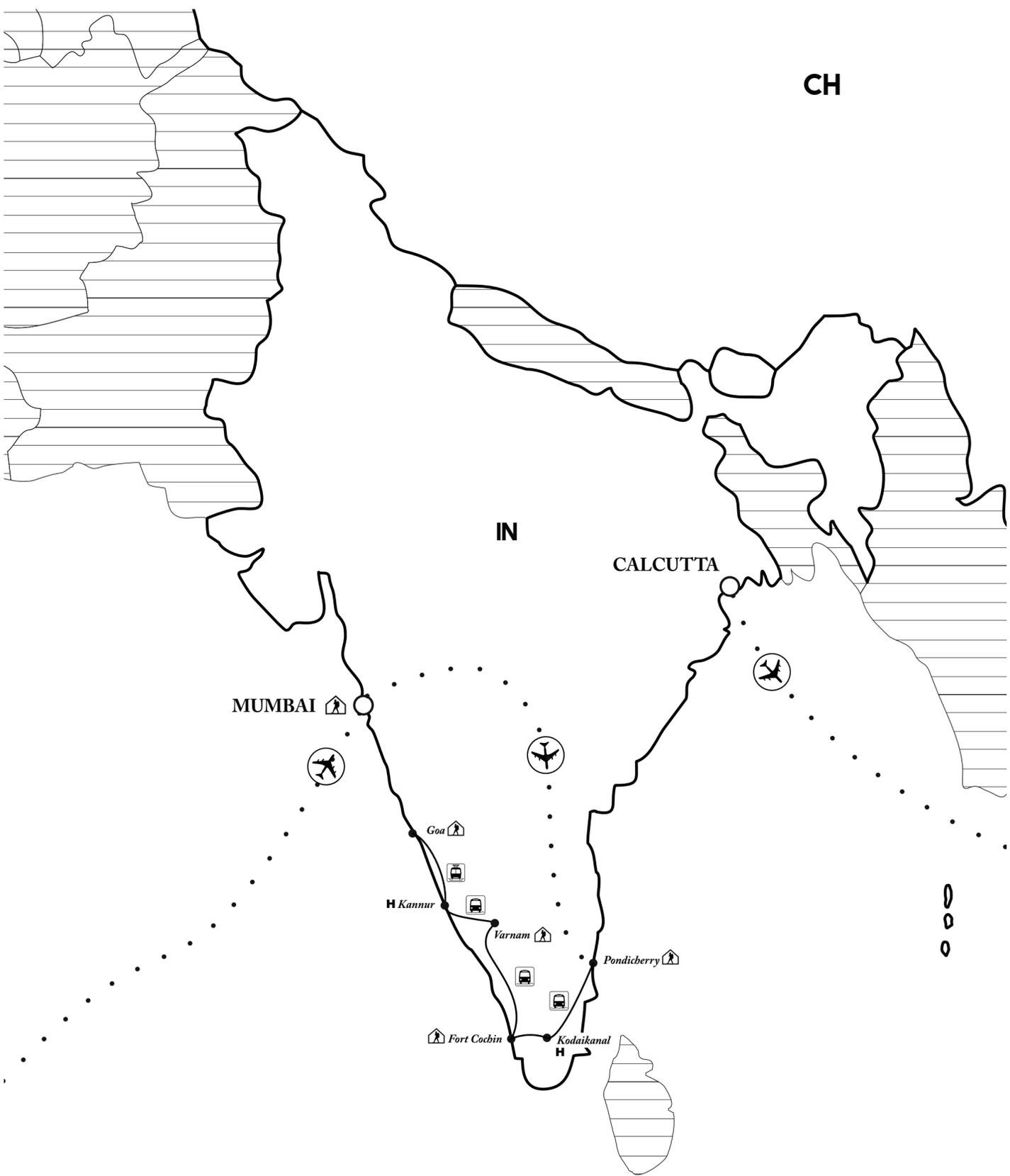
JOKRY



ROSIE



VARGHESE



Mumbai	14-15
Chennai	10-11
Pondicherry	12-13, 22-23, 26-27, 32, 33, 34, 36-37
Gingee	18-19
Kodaikanal	12-13, 28-29
Fort Cochin	24, 35
Mananthavady	20-21
Varnam Homestay	25, 30-31
Goa	16-17

« D'un long kief bruissant »

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE.

Photographies Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Textes & légendes Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Mise en page Sylvain B.V.d.S
Site internet Chris D
Publication internet Chris D

